



1^{re}

Entraînement

au **BAC**

Spécialité

Humanités, Littérature et Philosophie

Tout pour réussir

Les sujets types

Les corrigés détaillés

Les conseils du professeur



Extrait 1

Quintilien, *Institution oratoire*¹, I^{er} siècle av. J.-C.

Je définis donc l'orateur, comme l'a défini Caton, *un homme de bien, habile dans l'art de parler* ; mais surtout *un homme de bien*, qualité qu'il pose en premier, et qui, de sa nature, est en effet préférable à la seconde, et plus importante. Et cela doit être ainsi ; car si le talent de la parole peut devenir l'instrument de la méchanceté, rien n'est plus pernicieux que l'éloquence aux intérêts publics et privés : et moi-même qui, pour ma part, ai contribué de tous mes efforts à perfectionner cette faculté, je me serais rendu coupable du plus grand des crimes envers la société, en forgeant des armes pour des brigands et non pour des soldats. Que dis-je, moi ? La nature elle-même, qui, par le don de la parole, a visiblement affecté de favoriser l'espèce humaine et de la distinguer du reste des animaux, la nature elle-même eût été plutôt une marâtre qu'une mère, si cette faculté n'eût été qu'une invention destinée à seconder le crime, à opprimer l'innocence, et à faire la guerre à la vérité. N'eût-il pas mieux valu naître muets et privés de toute intelligence, que de convertir ces présents de la Providence en un moyen de destruction mutuelle ? Mais je vais plus loin, et je prétends non-seulement que l'orateur *doit être homme de bien*, mais qu'on ne peut pas même devenir orateur, si l'on n'est homme de bien. Et en effet, accorderons-nous de l'intelligence à ceux qui, maîtres de choisir entre le chemin de la vertu et celui du vice, se déterminent pour le dernier ? Accorderons-nous de la prudence à ceux qui, faute de prévoir les suites de leurs actions, s'exposent eux-mêmes à tomber dans les mains terribles de la justice humaine, qui rarement laissent échapper le coupable, ou à subir les tourments toujours inévitables d'une mauvaise conscience ? Que si, comme l'enseignent les sages et comme on l'a toujours cru communément, nul n'est *méchant* sans être en même temps *insensé*, certainement un insensé ne deviendra jamais orateur. Ajoutez que l'âme ne peut vaquer à la plus sublime des études, si elle n'est affranchie de tout vice : premièrement, parce que le même cœur ne peut comporter l'alliance du bien et du mal, et qu'il n'est pas plus possible à un même esprit d'associer dans sa pensée ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire, qu'il n'est possible à un même homme d'être à la fois bon et méchant ; secondement, parce que l'âme, appliquera un si grand objet, doit renoncer à tous les autres soins, même aux plus innocents ; car ce n'est qu'autant qu'elle sera libre, tout entière à elle-même, sans distraction, sans préoccupation aucune, qu'elle pourra pleinement contempler son œuvre. Si le soin de nos champs, si nos affaires domestiques, si la chasse et les spectacles nuisent déjà beaucoup à nos études, puisque le temps qu'on donne à une chose est perdu pour une autre, que sera-ce si nous sommes en proie à l'ambition, à la cupidité, à la haine, ces passions tyranniques qui troublent notre sommeil et jusqu'à nos songes ? Car rien n'est plus occupé, ni susceptible de plus de formes, ni travaillé et déchiré de plus d'affections diverses, que l'âme du méchant.

Traduction de Louis Baudet, éditions Firmin Didot, Paris, 1865

1. Titre original : *De institutione oratoria*.

► Question d'interprétation philosophique

|| Pourquoi Quintilien insiste-t-il ici sur les qualités morales de l'orateur, autant que sur ses qualités techniques ?

► Question de réflexion littéraire

|| Comment la littérature peut-elle mettre en garde contre les séductions de l'orateur ?

Avant de commencer...

A. Identifier les difficultés de l'extrait

- Le ton et les arguments employés par Quintilien peuvent surprendre, tant ils dénotent avec la définition actuelle de l'éloquence, et plus généralement de l'art de s'exprimer. Il faut bien comprendre qu'ici, le fait de parler, de composer discours et traités, n'est pas vu comme une habileté indépendante de la morale et du sens de la justice de la personne qui s'exprime. L'enjeu sera précisément de rendre compte de ce double enracinement de la rhétorique, qui est à la fois une technique et une disposition d'âme plus générale, et plus proche de ce que nous nommons des principes ou des valeurs morales, qui déterminent nos relations aux autres et notre conception du devoir.

B. Identifier le contexte

- *L'Institution oratoire* de Quintilien est une série de livres qui traitent d'abord du parcours que doit suivre un enfant pour être formé à l'art oratoire, puis qui décrivent les différentes méthodes et techniques qui caractérisent cet art. On lui doit notamment une typologie célèbre, celle des étapes de l'éloquence, qui distingue *inventio*, *dispositio*, *elocutio*, *actio* et *memoria* : trouver son sujet, ordonner les matières, trouver une façon appropriée de les dire, mêler le geste et la parole, et enfin mémoriser son discours. Mais le travail de Quintilien ne se limite pas à considérer les qualités formelles ou techniques du discours : un bon discours doit aussi être orienté vers le bien et vers la justice, sans quoi il s'agirait d'une corruption de l'art oratoire.

C. Déjouer les difficultés des intitulés

Pour la question d'interprétation philosophique

- La difficulté sera de se fondre dans l'état d'esprit et les perspectives d'analyse propres à un penseur de l'Antiquité, qui ne perçoit pas la science, la technique et la morale comme des domaines parfaitement indépendants les uns des autres. Il faut donc être attentif aux présupposés des affirmations de Quintilien et essayer, dans un premier temps, d'en retrouver la vérité propre, même si cela contraste beaucoup avec notre vision de l'art de l'éloquence.

Pour la question de réflexion littéraire

- La notion d'orateur méchant peut paraître un peu simpliste. Mais l'adjectif est employé dans le texte de Quintilien ; il nous rappelle que la question de l'éthique est indissociable de celle de la rhétorique. La littérature, par sa

fonction d'illustration, met en scène nombre d'orateurs mal intentionnés. Il faudra également distinguer le méchant discours, critiquable dans sa forme, et le discours méchant, critiquable dans son fond. Les choses se compliquent lorsqu'un beau discours, bien écrit, est mis au service d'une cause mauvaise. Quintilien par ailleurs promet de nombreux tourments à l'orateur méchant. Est-ce bien le cas ? Qu'en dit la littérature à travers ses personnages ?

... Ces problèmes soulevés, à vous de prendre la plume !

■ Question d'interprétation philosophique

Pourquoi Quintilien insiste-t-il ici sur les qualités morales de l'orateur, autant que sur ses qualités techniques ?

Dans ce texte classique de définition de l'art oratoire, Quintilien associe d'emblée morale et technique, puisque l'orateur est à la fois « homme de bien » et « habile dans l'art de parler ». C'est dire, en d'autres termes, qu'il n'y a pas de pleine maîtrise de l'art oratoire si cette maîtrise n'est que technique : une personne capable de tout dire, de le dire de façon convaincante ou subtile, mais à n'importe quelle fin, n'est pas, en ce sens, ce que Quintilien nomme un « bon orateur ». Cela est très surprenant, car lorsque nous parlons, par exemple, d'un « bon mécanicien », ou d'un « grand scientifique », nous laissons pour ainsi dire de côté la question de la moralité de leurs actions : qu'importe que ce mécanicien ou que ce scientifique agissent pour le bien, ou pour leur intérêt égoïste ; l'essentiel est qu'ils soient habiles et efficace dans le domaine technique qui est le leur.

Quintilien le reconnaît lui-même : l'art oratoire peut être mis au service de desseins immoraux, ce qui revient selon lui à commettre « le plus grand des crimes envers la société ». On comprend alors que sa définition de l'art oratoire inclut une dimension morale parce qu'il attribue à l'orateur une fonction sociale. Quelle est-elle ? On peut y deviner, peut-être une fonction d'exemplarité, assimilable à celle d'un professeur collectif : le prestige dont jouit un grand orateur aura nécessairement un effet sur la vision populaire de ce qu'est une vie bien menée ; or mettre l'éloquence au service de la « méchanceté », c'est dire à tous ceux qui admirent les orateurs qu'il n'est pas nécessaire de se préoccuper de morale. Les conséquences néfastes d'une telle approche sont alors évidentes.

Mais Quintilien étend très vite ses considérations à l'échelle de la nature tout entière : « la nature elle-même eût été plutôt une marâtre qu'une mère, si cette faculté n'eût été qu'une invention destinée à seconder le crime, à opprimer l'innocence, et à faire la guerre à la vérité. » Il faut donc comprendre ici que le don de parole est perçu comme le signe d'une intention de la nature à notre égard : la nature n'est donc pas conçue comme un système aveugle de lois organisant la matière, mais comme un principe de production universel, qui fait chaque chose dans la meilleure perspective qui soit (ainsi, si le langage avait pour fonction de servir la méchanceté, la nature aurait été « dénaturée », puisqu'elle aurait agi en « marâtre » malfaisante, et non pas en « mère »

sage et avisée). Ainsi, le bon usage de l'éloquence, au service du bien et de la justice, correspondrait aux intentions de la nature à notre égard. Comment comprendre une telle idée ?

La suite du texte nous offre des indices qui permettent d'éclaircir la voie : « nul n'est méchant sans être en même temps insensé », dit Quintilien, citant ce qu'il appelle « l'enseignement des sages ». Cela renvoie à un lieu commun de la philosophie antique selon laquelle la vertu est science : autrement dit, faire le bien exige une bonne connaissance des choses et de soi-même, en premier lieu. Tout être humain recherche le bien, ou plus exactement *son* bien : aucune personne n'agit contre son propre intérêt et avec la conscience que cela va contre cet intérêt. Au mieux sommes-nous capables de renoncer à notre intérêt immédiat en poursuivant un bien que nous jugeons supérieur, plus général ou plus assuré dans le temps. Mais dans tous les cas, nous recherchons toujours un certain bien. La différence entre l'homme de bien et celui qui fait le mal serait alors une différence de connaissance : agir de façon injuste, c'est se tromper sur la vraie nature du bien, croire assurer son intérêt alors que l'on va contre celui-ci. Or cet intérêt, ce bien, est défini par notre nature, par la fin que nous attribue la nature : pour l'humain, il s'agit de mener sa vie conformément au bien et à la justice, auxquels nous accédons grâce au *logos*, qui est conjointement la pensée rationnelle et la faculté du langage.

C'est pourquoi il ne peut, selon Quintilien, y avoir de bon orateur ignorant du bien, ou mettant son expertise au service de fins égoïstes ou criminelles : bien parler, c'est bien comprendre ce que nous sommes, quelle est notre fin, et pourquoi nous possédons le langage. Or cette science de ce que nous sommes, et qui répond à la très ancienne formule « Connais-toi toi-même » inscrite sur le temple de Delphes, nous interdit de vivre sans préoccupation pour la justice ni pour le bien général. La vraie science, donc, n'est pas qu'une expertise théorique séparée du monde et de la vie pratique : elle s'accompagne toujours d'un souci envers ce qui nous rend meilleurs, c'est-à-dire plus conformes à notre véritable nature.

■ Question de réflexion littéraire

Comment la littérature peut-elle mettre en garde contre les séductions de l'orateur ?

Quintilien n'insistera jamais assez sur la vertu de l'orateur. En effet la parole est toujours suspectée de manipuler, comme le dénonçait déjà Aristophane dans sa pièce *Les Cavaliers*¹ (v. 424 av. J.-C.) mettant en scène un démagogue habile. Et d'ailleurs, un bon orateur, est-ce un orateur bien intentionné ou bien un orateur efficace, quand bien même il serait sans scrupules ? Il est en effet nécessaire de définir un *ethos* de la parole. N'en déplaise à Quintilien qui prédit que le mauvais orateur sera victime de ses « passions tyranniques », les orateurs mal intentionnés sont légion dans la réalité comme dans la littérature : séducteur, suborneur, bonimenteur, affabulateur... Ils se rencontrent dans tous les genres, démasqués au théâtre, ou bien personnages

1. Titre original : *Hippês*.

de romans. Ces orateurs habiles et promis à un certain succès, nous les rencontrons dans les œuvres célèbres où ils s'illustrent, mais nous verrons que la littérature a par ailleurs pour fonction de dénoncer la manipulation en servant la vérité du discours, en le dépouillant de ses oripeaux rhétoriques.

Un ancien traité définit ainsi ces faiseurs de discours : « Aussi les anciens définissaient-ils l'orateur : *Vir bonus dicendi peritus*¹. Il ne s'ensuit pas de là qu'un malhonnête homme ne puisse être un excellent orateur ; mais ce ne peut-être qu'en parlant le langage de la vertu, et en étalant les livrées d'un homme de bien. Il est même certain qu'au moment où il écrit, sa pensée est en opposition avec sa conduite ordinaire² ». En empruntant le langage et l'apparence de la vertu, l'orateur méchant est donc un manipulateur, il a conscience du pouvoir de séduction de la parole et s'en sert à des fins égoïstes. Aussi le Don Juan de Molière se drape-t-il dans la posture du grand seigneur, lui qui est, selon son valet Sganarelle, un « méchant homme ». Il peut se montrer dans ses raisonnements aussi casuiste³ que Tartuffe et développer avec une évidente mauvaise foi une stratégie qui habille sa convoitise d'intentions apparemment louables : « La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux⁴ ! ». Avec force ironie, le personnage de Don Juan se fait l'apôtre de l'infidélité et de la trahison amoureuse, argumentant en faveur d'une jouissance effrénée des plaisirs de la vie. Cette manière de se faire le chantre du libertinage est habile : elle ne perd pas de vue la morale puisqu'elle invoque l'« honneur » mais la détourne et la pervertit en déclarant ce dernier « faux ». Ainsi, quand bien même le Commandeur a promis l'enfer à Don Juan, cela n'empêche pas ce dernier de jouer avec les âmes et la vertu des femmes qu'il séduit. Fort de ses discours, il légitime à ses propres yeux sa conduite. On comprend dès lors le pouvoir de la littérature : cette dernière révèle avec subtilité les faux-semblants, en mettant en scène des moments où l'individu hypocrite se confesse, et d'autres où il n'est plus sincère.

D'autre part, l'orateur mal intentionné peut paraître sous les traits du tentateur, c'est le cas, dans plusieurs romans de Balzac, du personnage de Vautrin. Dans *Le Père Goriot* (1835), l'ancien bagnard représente à Rastignac tout l'intérêt qu'il aurait à épouser Victorine Taillefer, en arrangeant un héritage criminel. La description insiste, outre sur ses cheveux roux qui rappellent sa nature diabolique, sur sa « voix de basse-taille en harmonie avec sa grosse gaieté », qui peut mettre son auditeur en confiance. Il faudra beaucoup de force d'âme à Rastignac pour résister. Mais Vautrin ne désarme pas : lorsqu'il réapparaît à la fin des *Illusions perdues* (1837 pour la première édition) déguisé en prêtre, son habile manœuvre séduira Lucien de Rubempré, et sera cause de la perte du jeune ambitieux. Voici le pacte que propose le faux-prêtre, si volubile : « Ne voyez dans les hommes et surtout dans les femmes que des instruments ; mais ne leur laissez pas voir. Adorez comme Dieu même celui qui, placé plus haut que vous, peut vous être utile, et ne le quittez pas qu'il n'ait payé très-cher votre servilité [...] Mais aussi

1. Quelqu'un de bien qui parle bien.

2. C.L. Grandperret, *Traité classique de littérature, contenant Les humanités et la rhétorique*, 1833.

3. Don Juan, ce personnage de séducteur, peut raisonner à la manière d'un autre personnage célèbre de Molière, Tartuffe, un homme qui fait semblant d'être dévot. Don Juan comme Tartuffe font mine de résoudre des cas de conscience en utilisant des arguments théologiques.

4. Molière, *Don Juan ou le festin de pierre*, 1668, acte I, scène 2.

n'ayez pas plus de souci de l'homme tombé que s'il n'avait jamais existé. Savez-vous pourquoi vous devez vous conduire ainsi ? Vous voulez dominer le monde, n'est-ce pas ? il faut commencer par lui obéir et le bien étudier¹ ».

Se mettre à l'école du monde, l'idolâtrer comme un dieu, pour le dominer, voilà un conseil très balzacien. La littérature nous présente souvent des personnages dont la maîtrise de la parole est mise au service de mauvaises intentions. Le lecteur de Balzac n'a pas accès à l'âme ou à la psychologie de Vautrin (qu'y trouverait-il, sinon un appétit insatiable d'argent et de pouvoir ?), mais il peut mesurer à quel point son influence est néfaste sur ceux qu'il parvient à convaincre, car il est l'esprit du monde même.

Cependant l'art du méchant orateur ne peut suffire s'il ne s'accorde pas avec les mœurs de l'auditeur, comme fait remarquer Boileau lorsqu'il écrit les vers suivants :

Un jeune homme toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices
Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs².

Boileau avait deviné, bien avant Balzac, que les jeunes gens, dans leur apprentissage, peuvent facilement suivre le chemin du vice s'ils y sont invités par un orateur habile. Mais c'est aussi une fonction de la littérature que de mettre en évidence l'immoralité du langage, notamment à travers le recours à la fiction.

Voilà pourquoi dans certains genres littéraires, comme la confession, l'auteur instaure un pacte de vérité. Montaigne présente ses *Essais* (1580 pour la première édition) comme un livre « *de bonne foy* ». Rousseau passe avec son lecteur un contrat de lecture au début des *Confessions* (1782). Dans le roman autobiographique la sincérité est un engagement moral. Tout le livre des *Confessions* s'emploie en effet à prouver au lecteur que Rousseau n'est pas un méchant homme. Du moins l'*ethos* oblige-t-il l'auteur à avouer quelques fautes de jeunesse. Le roman autobiographique reprend ce pacte de lecture mais avec davantage de complexité. Nathalie Sarraute dans *Enfance* (1983) s'interdit au contraire toute éloquence et préfère se raconter à travers une écriture polyphonique où transparait justement le soupçon qui guette toute complaisance à l'égard de soi. Il ne s'agit pas en effet de manipuler le passé de manière à s'en arranger alors que cela n'a pas toujours été facile, compte tenu de la distance de sa mère à son égard. Dans cette verbalisation de souvenirs qui émergent d'une période révolue, la question de l'*ethos* se déplace sur un autre plan, celui de l'adéquation entre le langage et la vérité de l'être, sans qu'un discours de justification psychologique ne la déforme.

Nous voyons donc que la mise en garde de Quintilien contre l'orateur méchant est illustrée par de nombreux exemples littéraires. Mais malgré le rappel d'une éthique de la parole, il est possible que l'effacement de l'éloquence oratoire dans la littérature à partir du XX^e siècle soit la conséquence d'un soupçon qui pèse sur tout discours persuasif ou sur tout pacte contestable de sincérité.

1. Balzac, *Illusions perdues*, Troisième partie, 1837.

2. Boileau, *Art poétique*, 1664, chant II.

Que retenir de la lecture de l'extrait proposé ?

■ Une distinction entre Nature, langage et RAISON

La pensée antique associe fréquemment langage et raison comme **caractéristiques spécifiques de l'être humain**. La première formulation claire de cette thèse remonte à la philosophie aristotélicienne, et elle est devenue progressivement un lieu commun de la sagesse ancienne : la **nature** donne à chaque être **une fin propre**, qui est à la fois sa perfection et son bien. Pour l'être humain, ce qui le définit et le rend parfait est la possession du **logos**, c'est-à-dire de la **pensée** et du **langage** : il faut donc que son bonheur et son bien soient articulés à cette faculté. Ainsi, la nature a voulu que l'humain cherche en toute occasion la vérité et la justice, qui correspondent aux meilleurs usages possibles du **logos**.

■ Une distinction entre TECHNIQUE et VERTU

La simple technique de parler ne peut définir, selon Quintilien, l'art oratoire. Il faut lui ajouter la **vertu** de l'orateur. Pour bien saisir cette distinction, posons que la **technique** est une **expertise** qui peut être mise au service de **fins opposées** (l'art du voleur et l'art du gardien sont, de ce point de vue, la même technique appliquée à des fins opposées : nul ne sait mieux comment verrouiller un coffre que celui qui est capable de le fracturer). La **vertu**, en revanche, est une **disposition à faire le bien** qui ne peut se renverser en son contraire : l'homme de bien n'est pas en même temps le plus qualifié pour faire le mal.

Des exemples littéraires pour poursuivre la réflexion

■ Le discours de la comtesse de Beauséant lorsqu'elle s'adresse à Eugène de Rastignac dans *Le Père Goriot* (1835), d'Honoré de Balzac

Si la comtesse de Beauséant n'est un personnage comparable à Vautrin, sa vision cynique, sans scrupule du monde, a une influence décisive sur la formation mondaine du jeune Rastignac. Dans le *Père Goriot*, elle le reçoit chez elle et lui enseigne les lois impitoyables de la réussite sociale :

– Eh ! bien monsieur de Rastignac, traitez ce monde comme il mérite de l'être. Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes. Quoique j'aie bien lu dans ce livre du monde, il y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Maintenant je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faîte de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor ; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimiez, gardez bien votre secret ! ne le livrez pas avant d'avoir bien su à qui vous ouvrirez votre cœur. Pour préserver par avance cet amour qui n'existe pas encore, apprenez à vous méfier de ce monde-ci. [...] À Paris, le succès est tout, c'est la clef du pouvoir. Si les femmes vous trouvent de l'esprit, du talent, les hommes le croiront, si vous ne

les détrompez pas. Vous pourrez alors tout vouloir, vous aurez le pied partout. Vous saurez alors ce qu'est le monde, une réunion de dupes et de fripons. Ne soyez ni parmi les uns ni parmi les autres. Je vous donne mon nom comme un fil d'Ariane pour entrer dans ce labyrinthe.

La réponse de la comtesse à Rastignac est une leçon de vie mémorable. Dans ce mode d'emploi du monde, on trouve toutes sortes de conseils exprimés par des verbes à l'impératif (« Frappez sans pitié »), mais aussi des phrases ayant valeur de maximes, et qui peuvent rappeler les écrivains moralistes (« Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez », « À Paris, le succès est tout, c'est la clef du pouvoir. ») Il ne s'agit pas d'un discours manipulateur, puisque la comtesse expose sincèrement sa vision du monde. La force persuasive repose sur la connaissance et l'expérience de la comtesse qui, de par sa position sociale, dispose d'une incontestable autorité sur Rastignac. À travers ce discours, Balzac traduit une vision assez sombre de la société.

Du vocabulaire à réutiliser

- **L'AFFABULATEUR, le BONIMENTEUR, le DÉMAGOGUE, le SUBORNEUR** : Ces quatre termes s'appliquent à des hommes qui utilisent le discours à des fins détournées, leur propre **intérêt personnel** les animant davantage que l'intérêt collectif.

Ainsi, l'**affabulateur** surinterprète les faits au point de présenter des faits imaginés comme des faits réels. Le **bonimenteur** est un vantard qui cherche à attirer l'attention de son public en exagérant les qualités de ce qu'il présente. Plus dangereux encore, le **démagogue**, dans le domaine politique, présente des idées qui plaisent à son public de manière à obtenir ses faveurs, à être plébiscité et populaire. Enfin, le **suborneur** détourne son auditeur de la bonne conduite, à la manière d'un tentateur.

- La **CONFESSION** : Ce mot désigne d'abord l'aveu des fautes, dans un esprit de **repentance**, mais Saint Augustin donne à ce mot une ampleur littéraire qui aura une grande postérité, dépassant même l'aveu chrétien. La confession devient un **genre littéraire** avec celles de Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions* (1782), ou de Musset, la *Confession d'un enfant du siècle* (1836) d'Alfred de Musset.
- **L'ÉLOQUENCE** : L'éloquence désigne l'art de bien parler de manière à **persuader**, à remporter l'adhésion de l'auditoire.
- **L'ETHOS** : Ce mot grec désigne **l'image que l'orateur donne de lui-même** dans son discours. Celle-ci peut être empreinte de vertu, de sagesse ; mais elle peut aussi être emportée, indignée...L'analyse de l'art de la parole invite alors à l'envisager comme une mise en scène concertée, ce que l'orateur donne à voir de lui-même étant le fruit d'une stratégie réfléchie en amont, destinée à produire un effet particulier sur son public.
- La **RHÉTORIQUE** : Elle désigne un ensemble de techniques qui permettent de rendre un discours éloquent. Elle s'attache à approfondir les cinq étapes d'élaboration d'un discours :
 - **l'inventio**, soit l'art de trouver des arguments et des exemples.
 - la **dispositio**, qui consiste à agencer ces derniers dans un ordre frappant.